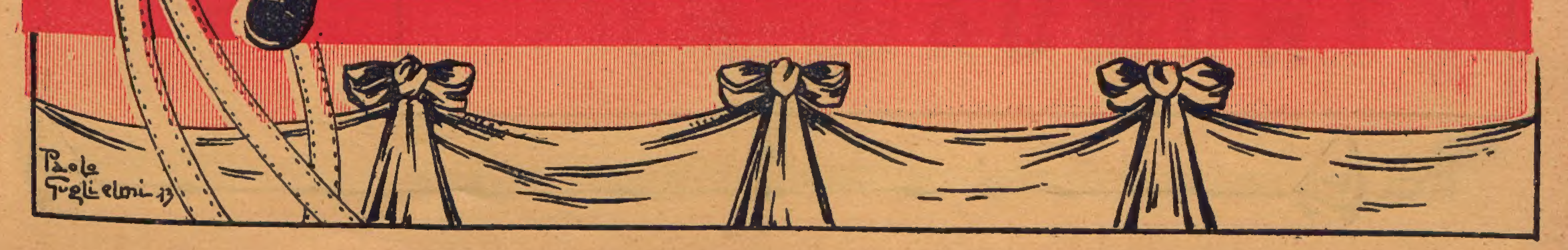
7e Année - No 1. - (Édition de guerre). Le No : 30 centimes 13 Janvier 1917.

Le Courrier
CINÉMATOGRAPHIQUE







Le Brave

L'Audacieux



Le Chevaleresque

Judex

que publie

Le Petit Parisien

apparaîtra le **19 Janvier**

sur tous les **ÉCRANS** du **MONDE**

FILM GAUMONT

Société Générale des Cinématographes Éclipse

C'est le **12 JANVIER** que sortira

LE TOURNANT

La merveilleuse scène dramatique

interprétée par

SUZANNE GRANDAIS

Plus de cinquante Établissements l'ont dejà retenu

En location chez

CH. MARY

Téléphone :
Louvre 32-79

Adresse télégraphique :
Comerfilm

18, Rue Favart. — Paris

Agences à :

LYON
5, Rue de la République

MARSEILLE
7, Rue Noailles

ALGER
23, Rue d'Isly

7e Année - N° 1. - (Édition de guerre). Le N° : 30 centimes 13 Janvier 1917.

Le Courrier

CINÉMATOGRAPHIQUE

ORGANE HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DE LA CINÉMATOGRAPHIE
DES ARTS, SCIENCES ET INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

ABONNEMENTS :
FRANCE
Un an. . . . . 15 fr.
ÉTRANGER
Un an. . . . . 20 fr.

Directeur : CH. LE FRAPER
Rédaction et Administration :
28, Boulevard Saint-Denis, PARIS.

TÉLÉPHONE : Direction : Nord 56-33 / Imprimerie : Central 66-64
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
COURCINÉ-PARIS

RÉSURRECTION

Il y a aujourd'hui vingt-neuf mois, comme le temps passe ! notre pays subissait les premières souillures de l'invasion. La lâche agression des barbares, mille fois odieux, se produisait brutale et sanglante. La houle profonde de leurs armées, broyant tout sous ses flots tumultueux, venait déferler aux pieds des murs de la Capitale. Surprise en pleine activité, en pleine quiétude, par la guerre, la nation dut plier, d'abord, sous ce choc monstrueux...

Appelé le 2 août 1914 par la mobilisation générale, je partis aux armées et « *Le Courrier* » cessa brusquement de paraître. Des milliers d'autres hommes sur lesquels la lourde porte de l'éternité est déjà retombée, étaient là, vibrants et enthousiastes, groupés autour du drapeau de la Patrie en danger.

Et l'ère tragique des catastrophes s'ouvrit pour nous tous. Le terrible fléau était déchaîné. Pendant des mois il allait ensanglanter l'univers et faire s'épanouir, aussi, les plus glorieux héroïsmes sur les ruines fumantes des cités détruites, dans le chaos des campagnes bouleversées.

Ah ! les affaires... Comme elles apparaissaient lointaines et mesquines pendant que se jouaient, sur le théâtre tragique de l'humanité, les premiers actes de ce formidable drame. Personne n'y pensait alors à l'intérieur du Pays recueilli dans ses voiles de deuil et de douleur ; nul n'y songeait parmi les soldats qui s'étaient jetés dans la mêlée.

Puis, le destin des batailles devint plus clément. A bout de souffle, les armées germaniques, maîtrisées, se figèrent sur place. Les tranchées, dans lesquelles nos poilus s'illustrèrent à jamais, se creusèrent ; les réseaux barbelés se dressèrent sur la plaine, s'enchevêtrèrent devant les hordes teutonnes. Et, à l'abri de cette inviolable barrière hérissée de baïonnettes, la nation respira pendant que la victoire s'organisait.

Les Cinémas suivirent l'impulsion générale. Timidement, ils ouvrirent leurs portes. Le public, sevré de distractions, y vint nombreux. Le film retrouva son irrésistible prestige, devint le spectacle officiel de la guerre. Les Poilus de l'avant, le peuple de l'arrière, fraternisèrent devant son éblouissant écran.

Les journaux corporatifs eux-mêmes, symboles de prospérité pour l'industrie qu'ils préconisent, sortirent de leur torpeur. Ils se réveillèrent. De nouvelles feuilles naquirent. Et la vie se reprit à couler, douce et limpide, comme aux temps heureux de la Paix...

Cette admirable quiétude, hélas ! semble n'avoir été qu'apparente... Incomparable consolation des jours sombres et tristes de la guerre, le Cinéma qui

avait calmé tant de douleurs, séché tant de larmes, va payer le plus lourd tribut. Providence du déshérité, le Cinéma qui s'était imposé tant de sacrifices pour soulager les infortunes créées par l'invasion ; le Cinéma bienfaiteur généreux et désintéressé connaît l'ingratitude et l'haïssable envie. Il devient l'objectif des plus louches campagnes de presse. On le cloue au pilori tel un malfaiteur. Des valets de plume le traînent dans la boue de leurs calomnies. Enfin, obéissant à je ne sais quelles suggestions malsaines, les pouvoirs publics menacent de fermer ses salles de spectacle, lieux de perdition, pour réaliser de prétendues économies d'éclairage. Il n'en a rien été heureusement. La fermeture est évitée, mais le Ciné, ce pelé, ce galeux, est rudement frappé par de nouvelles taxes dont l'application met en péril notre industrie pourtant si vivace et si féconde.

C'est alors que sonne au Carillon du temps la fin de l'année 1916 et que paraît la victorieuse aurore de l'an neuf.

Acteur de la grande scène tragique, je suivais jusqu'ici d'un œil satisfait les évolutions, que je croyais parfaitement heureuses, de notre Industrie. Je connaissais ses performances magnifiques du début des hostilités. Je savais qu'elle avait glorieusement survécu à la guerre, et que nos spectacles continuaient à étendre leur action bienfaisante, aussi bien au cantonnement de repos du poilu que dans le plus somptueux Palace Mondain. Il me semblait qu'elle prospérait encore. Quoi désirer de plus, s'il en avait été ainsi ?...

Si je réagis, si je secoue les cendres du passé sous lesquelles « *Le Courrier* » attendait la victoire pour reprendre son essor, c'est que je sens le moment venu d'amener du renfort. J'ai entendu, en effet, le cri de ralliement familier de nos camarades, et, de même que j'ai abandonné mon bureau directorial et posé la plume pour tirer le sabre, le 2 août 1914, à l'appel de la Patrie, du fond de ma tranchée, je réponds aujourd'hui, de tout cœur : Présent ! Et je réédifie la Tribune du *Courrier*, du haut de laquelle j'essaierai de plaider moi-même et que je mets à la disposition de tous ceux qui défendent la cause sacrée du film glorieux et immortel, si injustement attaqué.

CHARLES LE FRAPER.

Aux Ennemis du Cinéma

On doit se demander, avec étonnement, les raisons pour lesquelles aucun député n'a pris la défense du Cinéma devant le Parlement, quand nombre d'entre eux, et non des moindres, l'ont fait avec tant de complaisance pour les théâtres et quand je dis théâtres je devrais ajouter de suite le mot *subventionnés*, car c'est d'eux qu'il s'agit ici, ces temples sont sacrés, aucune discussion contre eux, si bénigne soit-elle, n'est permise; ce serait les profaner. Sachez que l'on n'entre dans ces sanctuaires que chapeau bas si vous ne voulez risquer qu'un huissier, porteur d'une large chaîne, vous rappelle immédiatement à l'ordre. On n'y parle qu'à voix basse et avec tout le respect dû à de telles demeures.

Le théâtre subventionné, pour les représentants du peuple, c'est un paradis où ils aspirent tous à pénétrer par les petites entrées de faveur, c'est le fruit défendu, c'est l'inconnu dont on a tant entendu parler et que l'on voudrait tant connaître ! Faire des observations, même timides, à son sujet ? Mais c'est se fermer à tout jamais ses portes, c'est renoncer à tous ces plaisirs entrevus seulement en rêve, il faudrait être un saint et je ne crois pas que parmi nos parlementaires il en existe un !

Voilà pourquoi les subventions de ces théâtres sont toujours votées à l'unanimité, il ne faut faire à ce monde de théâtres spéciaux aucune peine... même légère. Je ne veux pas, pour aujourd'hui, faire leur procès, j'y reviendrai à loisir et je prouverai que tous sont très prospères et que les taxes auraient pu les atteindre, comme les autres, aussi lourdement, mais on a tenu à faire des exceptions pour eux afin de bien prouver que même en les frappant on établissait une différence entre eux et leurs confrères de second plan.

Quant au Cinéma, ce pelé, ce galeux dont vient tout le mal, il doit s'attendre aux pires représailles, haro sur le baudet, il paiera pour tous, cela touchera les petites bourses ? Qu'importe, il faut de l'argent,



Le Sous-Lieutenant Charles Le Fraper

Directeur du "*Courrier*"

Debout les Morts

tiré du roman de

Vicente BLASCO IBANEZ

Mise en scène de **ANDRÉ HEUZÉ**

sera le Film Français

le plus sensationnel de l'année

Interprété par :

Mmes Marguerite MORENO
(de la Comédie Française)

Lise LAURENT

MM. Jean DARAGON
(de l'Odéon)

Paul HUBERT
Fernand MARIO

eh ! bien, c'est l'humble qui paiera. On est bien sûr qu'il ne réclamera pas et puis le ferait-il que sa voix n'a pas le poids d'une de ces personnes autorisées et dont on paie les services en accordant l'entrée des coulisses, en faisant bon accueil à une protégée qui désire tant faire du théâtre, qui se sent le talent d'une Rachel, ou d'une Sarah Bernhardt, il ne faut donc pas entraver l'art avec un grand A !

Croyez-vous de plus qu'il est chic de demander une loge pour aller au Cinéma ! Même chez Gaumont ou au Pathé-Palace ! Fi-donc, c'est plaisir de roturier, amusement de foule et les places sont trop bon marché! On aurait l'air de demander l'aumône; parlez-moi d'une belle loge de première pour le théâtre de l'Opéra ou d'une avant-scène pour la Comédie-Française et puis pendant les entr'actes la plaque de député permettra de pénétrer au foyer des artistes et d'admirer l'Académie de la Danse, comme il est écrit sur le fronton du chef-d'œuvre de Garnier, ou de faire un brin de causette avec MM. et Mmes les Sociétaires à part entière ou même à pas part entière du tout, il y en a de très gentilles tout de même soit dit en passant; le Ciné, le pauvre, n'a pas de coulisses encore moins d'artistes ou de danseuses en chair et en os, rien n'est palpable chez lui, alors quelle raison de le soutenir, de le protéger un peu contre tous les ennemis qui l'entourent, on ne sait pourquoi, mais à force de le pressurer on finira par l'exténuer, il ne donnera plus rien, on tuera la poule aux œufs d'or et l'on sacrifiera un nombre incalculable de braves gens qui travaillent et, grâce à lui, vivent parce qu'il existe; ah! s'il avait été question de l'alcool et des débits de vins, la discussion aurait été chaude, les arguments n'auraient pas manqué pour prouver leur utilité.

Ce sont tous ces petits dessous ignorés du public cinématographique que j'ai voulu simplement faire connaître et esquisser aujourd'hui, je raconterai, à d'autres moments, des histoires plus édifiantes, pour l'instant il ne sera pas dit que l'on voudra tuer le Cinéma sans que nos voix s'élèvent pour le défendre.

Louis CHALETTE.

CONCORDE

Ce premier numéro du Courrier *sera pour beaucoup de nos lecteurs plein d'agréables surprises. A chaque tournant de page ils trouveront une preuve nouvelle qu'il y a quelque chose de changé sous le soleil du cinématographe.*

Nul ne l'ignore plus maintenant, le Courrier *qui fut à certaines heures, déjà bien lointaines, un combattif et un violent, se réclame aujourd'hui de l'*Union Sacrée *qui seule peut amener l'apaisement à l'intérieur et la prospérité dans notre Industrie.*

S'il y a à combattre encore, nous nous grouperons tous, sans distinction, pour former cette fameuse masse de choc à laquelle ne résistent plus les armées germaniques sur les champs de bataille. Nous serons le bloc homogène que rien n'entame, le coin irrésistible qui pénètre et broie. Mais plus de ces rivalités mesquines, finies ces luttes intestines qui affaiblissent et nous livrent, pieds et poings liés, à l'ennemi commun.

Si je parle ainsi aujourd'hui, avec mon habituelle franchise, c'est qu'il faut le faire. Personnellement, le premier, *je n'ai pas hésité à tendre la main à des hommes qui ont toujours été dignes de l'estime générale, mais dont certains malentendus, effacés aujourd'hui, me séparaient autrefois. Je tiens à leur rendre ici un public hommage. Et l'on ne m'accusera pas de craindre quoi que ce soit ou d'agir par intérêt. Ceux qui savent où s'écoule mon existence depuis que la mobilisation générale m'a envoyé aux armées, savent aussi que je n'ai besoin de rien, car... l'avenir ne m'appartient plus.*

Le Courrier *reparaît donc sous une nouvelle formule. Qu'il soit le symbole de Paix et de Concorde que réclament tous les gens sensés, tous les honnêtes gens, au moment où le pays subit encore la souillure de l'invasion boche, au moment où nous avons besoin, plus que jamais, de rassembler toutes nos forces.*

Pour que ce numéro soit complet j'avais demandé à mon excellent confrère Edmond Benoit-Lévy, dont chacun connaît la compétence éclairée et l'autorité, de m'écrire un article. Il n'a pas pu le faire. Je prends sur moi de publier une lettre personnelle qu'il m'adresse et que je juge des plus intéressantes. J'espère qu'il ne m'en tiendra pas rancune. Mais je ne puis résister à la tentation de placer, dans mon journal, sa signature à coté de la mienne.

C. L.

(Voici la lettre :)

Paris, le 1er Janvier 1916.

Mon cher Le Fraper,

Vous me mettez dans un grand embarras en me demandant un article aujourd'hui et pourtant je voudrais être agréable au Confrère parce que poilu, ayant gagné son galon d'officier là-bas, au Front... et parce que prêchant la concorde dans une corporation où l'union s'impose, mais où l'on voit trop souvent : mesquineries, jalousies... mettons : « où l'on voyait » puisque tout va changer comme par un coup de baguette... une

baguette en acier trempé, qui ressemble de loin à votre sabre.

Je puis faire mon examen de conscience, car je viens de franchir le 10[e] anniversaire de l'Omnia. J'ai concouru, dans la mesure du possible, à amener à notre industrie des amitiés et des capitaux. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour être utile au cinématographe, essayant de voir les choses d'un point de vue élevé et mettant mes intérêts personnels au second plan toujours. Je n'ai rien à me reprocher et j'entre dans ma 11[e] année professionnelle, le front haut, avec la joie de penser que je ne m'étais pas trompé sur l'avenir du cinéma, ni sur la voie qu'il devait suivre.

Je m'aperçois que je parle de moi... mais ma personne disparaît : je ne suis qu'un historien, — si je puis employer ce mot prétentieux — je fais comme Arthur : je raconte « ce que mes yeux ont vu ».

J'ai suivi, depuis ses débuts, le développement du cinématographe dans notre pays.

A ce moment-là les scénarios étaient quelconques, tout était encore neuf pour le public. J'ai eu la double intuition qu'il fallait emprunter au théâtre et des pièces et des artistes. Et j'ai encore affirmé autre chose à une époque où l'on vendait les films comme une marchandise quelconque, c'est que le film constituait une propriété littéraire et artistique et qu'il fallait substituer la location à la vente.

J'aurais voulu autre chose encore pour hâter le développement de l'exploitation ; je demandais la constitution d'une Société auxiliaire pour aider à la construction de salles de cinéma dans toutes les villes importantes...Je n'ai pas été suivi, en ce qui concerne cette dernière idée, et la construction des cinémas a été beaucoup plus lente que si on avait réalisé mon projet.

J'ai prêché, dans maints congrès et articles, le cinéma à l'école, et j'ai insisté sur ce point, que je viens encore de développer dans une lettre publiée par le dernier N° du *Cinéma* : il faut faire une distinction absolue entre le cinéma pour les enfants et le cinéma pour les adultes. Je l'ai dit, dès le début, constatant le malentendu inévitable : vous ne pouvez demander que le cinéma édite des films qui doivent satisfaire à la fois les deux publics. Pour les grands, le cinéma est un spectacle... auquel les petits ne doivent aller que si ce spectacle convient pour eux. C'est un tort de se figurer que les enfants peuvent sans inconvénient aller au cinéma. Mais si on applique, de bonne volonté ou obligatoirement, cette distinction, le grand reproche qu'on fait actuellement au cinéma tombera de lui-même.

Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, vous le savez aussi bien que moi.

Quand la guerre éclata, j'ai pensé qu'il ne fallait pas fermer... quelle bonne idée j'ai eue là ! Cela permit aux autres salles d'ouvrir peu à peu. Aux premiers jours de la mobilisation, on joua au piano, on reprit de vieux films... un jour on fit 70 francs, puis peu à peu, cela monta... et on put faire vivre le personnel et les familles des mobilisés, reprendre les musiciens... quel travail !... non seulement pour maintenir le cinéma dans un semblant de fonctionnement normal, mais pour concourir à une foule d'œuvres qui, à ce moment-là avant et pendant Bordeaux, avaient besoin de tous les concours utiles !

Et puis l'édition s'était arrêtée. Il fallait des scénarios inspirés des circonstances ; il fallait en exécuter quelques-uns, ne fût-ce que pour montrer que la fabrication française n'était pas tout à fait morte ! J'ai mis la main à la pâte, et cela m'a causé un réel plaisir que de faire quelques films ; tout exploitant devrait en faire pour bien connaître le métier. *Les Vainqueurs de la Marne, Pardon Glorieux, Le Poilu de Victoire* ont paru... *Le Bonheur qui Revient* est prêt et va paraître... puis enfin *Les Lois du Monde,* bientôt prêt.... Et ce sera tout, car faire des films, c'est un métier à part qui absorbe tout le temps, toute l'intelligence d'un homme. J'ai d'ailleurs été très critiqué pour m'être permis cette fantaisie, et il paraît que je n'avais pas le droit de m'offrir cette distraction, très intéressante pour un exploitant — mes confrères peuvent en essayer.

Dernièrement j'ai demandé à Michel Carré de remettre en scène *L'Enfant Prodigue,* qu'il avait déjà mis en scène, il y a 10 ans... et ce sera une joie que de voir le progrès accompli pendant ces 10 années. Le 12 janvier, dans une conférence à la Ligue de l'Enseignement, je montrerai deux scènes de *L'Enfant Prodigue,* la même, exécutée à 10 ans d'intervalle. Ce sera curieux et montrera la distance parcourue.

Je pourrais encore vous parler de bien des choses... mais nous avons tous deux autre chose à faire ; lire, écrire, cela perd du temps. J'ai voulu, entre nous, vous montrer que je n'avais pas tout à fait perdu le mien.

La discussion des taxes et leur application m'occupent encore un peu ; *Les Amis de Paris* et *Souvenez-vous !* me prennent du temps également... alors, comment voulez-vous que je vous fasse un article ?

Et surtout, ne publiez pas cette lettre ! Elle a l'air d'une notice nécrologique ! Elle est trop longue ou trop incomplète... alors gardez-là pour vous, mettez-là dans vos archives... Je la compléterai un jour. J'aurais été heureux de bavarder avec vous un moment, plus heureux encore si je ne vous ai pas trop ennuyé de mes souvenirs.... « Dix ans de la vie d'un cinématographiste »... et si, pendant ce temps-là, je vous ai fait oublier « que les Allemands sont à Noyon »...

Tous mes vœux avec une cordiale poignée de mains.

Edmond BENOIT-LÉVY.

Un Ordre du Jour

« Au nom de l'Etat-Major de l'Armée, je saisis l'occasion d'exprimer ma vive gratitude à l'industrie cinématographique toute entière, pour les importants services qu'elle a rendus en répandant à profusion les films de guerre, tant en France qu'à l'étranger.

« Je suis sûr qu'elle continuera sa belle œuvre en montrant, comme par le passé, les exploits héroïques de nos troupes sur les champs de bataille, et en nous rappelant l'impérieux devoir qui nous incombe de soutenir leurs efforts par tous nos moyens. »

Quel est, à votre avis, l'auteur de cet ordre du jour: Joffre, Nivelle, Viviani?

Allons, vous n'y êtes pas et vous ignorez qu'en France le Cinéma est le chien galeux.

L'ordre du jour est signé: Lord DERBY.

LE 9 FÉVRIER

PASSEZ TOUS

LE TOUTOU DE LA DANSEUSE

Scène comique

jouée par

SUCCÈS ! Mlles DIAMAND, CLO MARA SUCCÈS !

et

M. LOUVIGNY



Prochainement :

PIERRE BRESSOL

Mlles de POUZOLS & DIVONNE

interpréteront

DANS LE GOUFFRE

Adaptation et mise en scène de PIERRE BRESSOL

Série d'Art PATHÉ FRÈRES

Judex

Film essentiellement Français

La réaction que nous attendions depuis trop longtemps, hélas! afin d'endiguer l'envahissement du marché français par la production étrangère, vient enfin de se produire; il faut espérer que l'exemple sera suivi. C'est à une Maison bien française, très parisienne, ajouterai-je, que revient l'honneur de s'être opposée par tous les moyens, à cet envahissement.

La Maison Gaumont, puisqu'il faut la nommer, n'a pas cherché, non plus, à imiter le genre tant en vogue en ce moment, c'est une autre conception qui l'a guidée, c'est avec un tout autre sujet qu'elle a cherché à lutter contre la concurrence formidable qui existe actuellement entre les maisons étrangères et les nôtres. Voyons si elle y a réussi!

Tout d'abord, il fallait un scénario dont les péripéties multiples se développeraient parmi les plus beaux sites de notre belle France. Ce scénario, elle l'a demandé à deux auteurs aimés du public : M. Arthur Bernède, romancier et auteur très estimé, et M. Feuillade, un vétéran du cinématographe, metteur en scène des plus réputés. Cette association excellente produisit le film qui a nom: *Judex*, roman parisien se passant de nos jours, écrit à la mode du moment, c'est-à-dire en plusieurs scènes plus captivantes les unes que les autres, qui laissent en suspens la curiosité du public lui faisant désirer ardemment de connaître la suite de ce roman-feuilleton qui paraîtra en même temps dans un de nos plus grands quotidiens du monde entier. Mais ce qui fait l'originalité de cette œuvre, c'est qu'abandonnant les sentiers déjà battus, elle innove en quelque sorte un genre, puisque ce film n'est pas une histoire *policière!*

Nous commencions à être las de ces détectives amateurs se faisant un jeu de dénouer les imbroglios les plus embrouillés; les Américains peuvent se passionner pour ce genre de spectacle, je lui préfère de beaucoup la manière des œuvres immortelles d'Alexandre Dumas. MM. Bernède et Feuillade, s'inspirant d'un tel maître, ont produit à leur tour une histoire très vraisemblable, bourrée d'aventures palpitantes qui feront couler bien des larmes et où le rire sain éclatera aussi, provoqué par deux enfants, un des clous, si j'ose m'exprimer ainsi, de ce spectacle.

Le scénario bâti, les auteurs ont su réunir une troupe d'élite; ils n'avaient que l'embarras du choix, puisque toutes les vedettes de la maison Gaumont étaient à leur disposition, et Dieu sait si elles sont nombreuses! et, ne voulant pas choisir, ils les employèrent toutes! Ceci explique le nombre incalculable de personnages qui animent ce roman émouvant.

Je laisse au critique du *Courrier* le soin de vous le raconter, mais je m'en voudrais ici, en ne rendant pas immédiatement hommage au talent incontesté de Mmes Andreyor, Musidora; de MM. Leubas, Levesque, René Creste, Ed. Mathe, G. Michel, sans oublier l'impayable Bout-de-Zan et la petite Juliette Clarens, les principaux interprètes.

La mise en scène est souvent somptueuse, d'une réalité saisissante, les plein-air sont de toute beauté, choisis par de véritables artistes, ce sont des tableaux de maîtres; c'est dire que la photographie est impeccable.

Enfin, ce spectacle de famille, dans toute l'acception du mot, intéressera grands et petits, qui applaudiront longuement cette œuvre absolument nationale et qui ne le cède en rien à ses similaires. C'est une rénovation du genre qui va nous réhabiliter et nous faire reprendre notre première place dans l'industrie cinématographique, place que nous n'aurions dû jamais perdre.

Edmond FLOURY.

Les progrès de la Science Française

au profit des Glorieux Mutilés

En présence de tant de mutilés, de soldats blessés, et dont l'usage des membres n'était plus possible, réduits à l'impuissance à l'aurore de la vie, ne pouvant plus rien espérer pour l'avenir, la science française devait se mettre à la disposition de ces tristes et malheureux héros. Des inventeurs s'attelèrent à la tache et bientôt ils trouvèrent le moyen de rendre la vie supportable, presque gaie, et surtout utile à tous ces déshérités. C'est ce que nous montre un film parfaitement conçu où nous voyons la confection de jambes et de bras articulés se prêtant à tous les mouvements indispensables soit pour la marche, soit pour opérer un travail quelconque. Ceci pourra paraître incroyable, et pourtant c'est la réalité même, des amputés conduisent des automobiles, montent à bicyclette, exécutent toutes sortes de travaux très ingénieux, qui leur permettent de gagner leur vie et de ne plus être ainsi à la charge de leurs semblables.

Voilà un film qui aura sûrement un grand succès et qui fait honneur, à tous les points de vue, à l'opérateur lequel a su nous intéresser, sans nous attrister, à toutes ces misères. La photographie est excellente, la vue parfaitement prise. Ce film porte la marque *Selecta-Film*, bien connue, surtout dans ce genre documentaire.

IL ARRIVE

QUI ?

L'Arriviste !

(Voir aux Échos, Page 16)

SUR L'ÉCRAN

A nos Lecteurs.

Le Courrier *prend donc aujourd'hui son essor. Sa résurrection tant attendue, tant désirée, est maintenant un fait accompli. Mais un voile de tristesse assombrit l'éclat de ce beau jour de victoire. Au milieu du personnel à nouveau rassemblé un grand vide reste béant. Notre Directeur,* Charles LE FRAPER, *qui présente à ses lecteurs le premier numéro de notre* Série de Guerre, *dont il a réorganisé personnellement tous les Services, seul, manque à l'appel. Mobilisé depuis le* 2 *août* 1914, *il est au front, dans les tranchées cruelles et boueuses.*

Tant que durera la guerre, MM. Fernand BARROUX et EDMOND FLOURY, *ses deux principaux collaborateurs du temps de paix, ses amis personnels dévoués, le représenteront à Paris et veilleront sur les destinées du* Courrier.

M. Fernand BARROUX *s'occupera de l'Administration et* M. Edmond FLOURY *de la Rédaction, simple détail d'organisation qui n'apporte aucune modification, puisque nos collaborateurs n'ont jamais quitté* Le Courrier. *Nos lecteurs d'ailleurs les connaissent parfaitement. Ils les retrouveront avec satisfaction.*

Ajoutons encore que le Siège Social du journal est transféré, 58, *Rue Grenéta, Paris (Tél. : Central* 66-64) *où sont installés les Bureaux de l'Administration, de la Rédaction et l'Imprimerie.*

C. C.

Grande Matinée de Bienfaisance.

Dimanche prochain, 14 janvier, à 2 heures 30 de l'après-midi, aura lieu au Trocadéro sous la présidence de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, en présence de M. le Général Dubail, Gouverneur militaire de Paris, une grande matinée de bienfaisance au profit de l'Union des Arts, l'œuvre de l'assistance que préside avec tant de dévouement Mlle Rachel Boyer, la sympathique pensionnaire de la Comédie-Française.

Au programme, qui s'annonce des plus brillants avec le concours des principaux artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et de la musique de la Garde Républicaine, figure une causerie de M. Jean Richepin suivie de la première vision en public du film *Mères Françaises* dont le brillant académicien a écrit lui-même le scénario et à l'interprétation duquel Mme Sarah Bernhardt a prêté le concours de son grand talent.

Les Etablissements L. Aubert, concessionnaires de cette œuvre magistrale, sont particulièrement heureux de faire participer la production cinématographique française à une fête de bienfaisance doublée d'une manifestation d'art aussi solennelle.

La Presse Internationale.

Le *Bioscope*, anglais, annonce une édition spéciale rédigée en trois langues: anglais, français, espagnol.

Presque tous les confrères italiens sont publiés dans l'idiome national et en français.

Excelsior, italien, est également rédigé en trois langues,

En France, on attend le premier numéro de *Filma*, nouvelle revue cinématographique illustrée, qui, paraît-il, suivra l'exemple des confrères précités.

La main passe.

La Société Française des films et Cinématographes *Eclair*, dont le siège social est à Paris, 12, rue Gaillon, nous communique ce qui suit:

« A dater du 15 décembre dernier, M. AGNEL, désireux de se consacrer entièrement à ses affaires personnelles, a, sur sa demande, cessé de remplir les fonctions de directeur de notre maison.

« M. Charles WALL a été désigné par le Conseil d'administration pour le remplacer. Il avait pris en fait la direction de nos affaires, pour la partie commerciale, depuis le 15 novembre écoulé.

« Comme par le passé, les communications et correspondances devront être adressées au siège social, sous l'adresse:

« Messieurs les Directeurs de la Société *Eclair*,
« 12, rue Gaillon, Paris (2e arr.).

« Le Président du Conseil d'administration. — Charles JOURJON. »

La Colonelle Von Schnick.

La Colonelle Von Schnick et ses amis, tel est le titre d'un roman dialogué, amusante et cruelle satire des mœurs berlinoises, que va publier Gabriel Timmory, l'auteur de tant de pièces à succès.

Le volume, actuellement sous presse, paraîtra chez Flammarion, avec une préface d'Adolphe Brisson et une couverture illustrée du maître Ch. Léandre.

Le Bagage de Max.

On dit que notre célèbre comique est arrivé en Amérique avec un important bagage. Un douanier a compté les malles, il y en avait quarante-six...

Tous les records sont battus!

"LE FILM D'ART"

LA FEMME INCONNUE

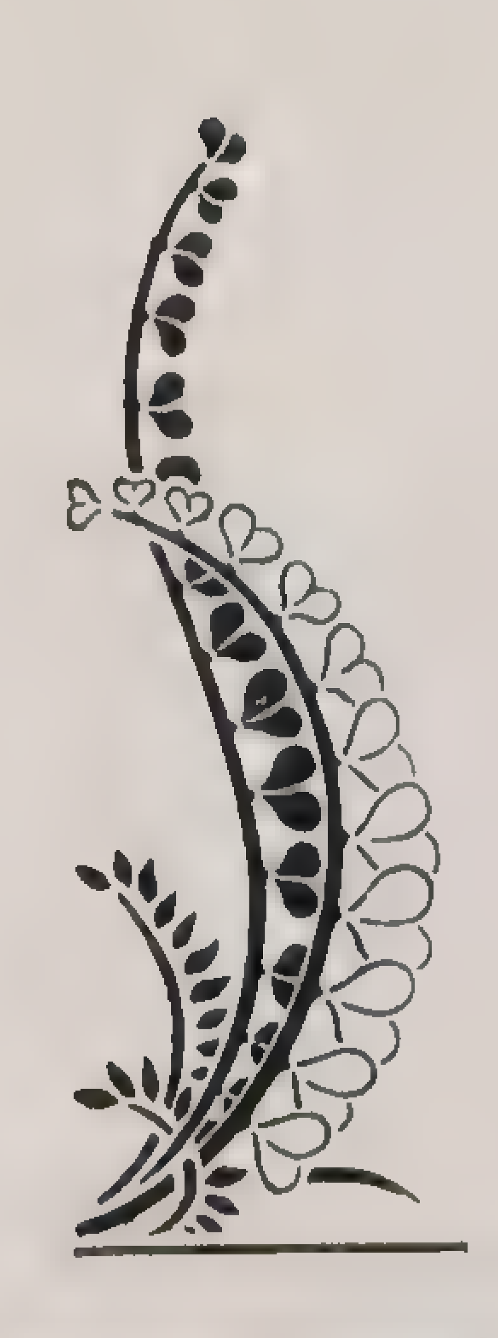
de

M. H. KISTEMAEKERS

MISE EN SCÈNE

de

M. POUCTAL



Société Générale de Cinématographie

14, Rue Chauveau

NEUILLY - sur - SEINE

Téléphone : **Wagram 94-06 et 74-54**

ETABLISSEMENTS
L. AUBERT
124 AVENUE DE LA REPUBLIQUE
PARIS
ACHAT VENTE & LOCATION DE FILMS

Les Films L. AUBER



Comiques, ils égaient follement



Pathétiques, ils émeuvent profondément



Idylliques, ils enivrent délicieusement



Historiques, ils instruisent agréablement

L. AUBERT, 124, Avenue

et l'Ame de la Foule



Dramatiques, ils terrorisent intensément



Patriotiques, ils font vibrer héroïquement





Et quand une fois on les a vus.... on veut les revoir indéfiniment!

de la République, PARIS

A vos Numéros.

En prenant son vol à l'aurore victorieuse de la nouvelle année, *le Courrier* ouvre à tous les cinématographistes combattants dont il connaît les misères, la vaillance et le mérite, un crédit illimité d'abonnements gratuits pour la durée de la guerre.

Tous nos camarades mobilisés sur le front, tous les poilus de l'avant qui ont appartenu à notre industrie et sur lesquels nous veillerons désormais, peuvent se faire inscrire.

Puisse la lecture de notre journal abréger les jours pénibles de l'inclémente tranchée, dissiper un peu le lourd ennui qui courbe les rudes épaules de nos héros.

L'Arriviste.

Le célèbre roman de Félicien Champsaur vient d'être adapté au Cinéma et s'annonce comme une nouveauté française sensationnelle. Le succès de *l'Arriviste* sera mondial, ce livre ayant été traduit dans presque toutes les langues.

Exécuté sous la surveillance de l'auteur, ce « *Grand Film Populaire G. Lordier* » a été mis en scène par M. Leprieur et joué (admirablement dit-on), par MM. Jean Toulout (Claude Barsac incomparable), Jacques Guilhène, Joubé et Mlles Revonne et Suzy Depsy.

Nous en recauserons bientôt.

C'est pour les Orphelins.

Le film de Bienfaisance *C'est pour les Orphelins!* édité par le Syndicat de la Presse Cinématographique pour venir en aide aux Orphelins de guerre de toutes les branches de la corporation, *est dès à présent assuré de la plus complète réussite*. MM. les Exploitants pourront louer le film de bienfaisance:

Dans les succursales de l'Agence Générale Cinématographique;
Dans les agences des Etablissements L. Aubert.
A l'Edition Française;
Dans les agences des Etablissements Gaumont;
Dans les agences de la Compagnie Pathé;
Chez M. Rota, 98, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Lyon;
Chez M. Lucien Lansac, Apollo-Théâtre, Genève.

Difficultés Professionnelles.

Nous trouvons dans le journal corporatif anglais *Bioscope*, un entrefilet où notre confrère reproche au *Motion Picture News*, de New-York, d'avoir reproduit un de ses bons articles sans en indiquer la source.

Evidemment, il y a là un manquement aux usages de la presse, et notre confrère, se substituant à l'organe New-Yorkais, d'ajouter avec humour: « Vous nous demandez pourquoi nous employons colle et ciseaux pour remplir nos colonnes? Notre réponse à vos questions jalouses, la voici:
— Nous sommes trop fiers pour écrire! »

Pas tendres les confrères!

" Quo Vadis ".

Tel est le titre d'un journal de Cinéma qui se présente au public Parisien auquel il s'adresse directement. Sa formule est originale. Ses auteurs font preuve d'une initiative louable qui mérite d'attirer l'attention. *Le Courrier* leur souhaite de grand cœur le plus vif succès.

Les bureaux de *Quo Vadis* sont installés, 18, rue Pigalle, à Paris.

Petites Nouvelles.

Nous apprenons que le film *Mères françaises* sera présenté au Trocadéro, en une grande séance, le dimanche 14 janvier, en matinée. Cette nouvelle intéressera certainement MM. les Directeurs de Cinémas qui pourraient être libres ce jour-là, mais, d'autre part, les Etablissements L. Aubert, les heureux concessionnaires de ce film appelé au plus grand retentissement, se feront un devoir de le présenter à nouveau mardi matin, 16 janvier, à dix heures et demie, en la coquette salle de *l'Aubert-Palace*, 24, boulevard des Italiens, où MM. les exploitants seront reçus sur présentation de leur carte de la Chambre syndicale.

* * *

M. Juan Sala, le cinématographiste bien connu, est rentré en France après deux années passées en Angleterre. Il s'installe à Paris, 167, rue Montmartre, dans les bureaux qu'il occupait avant la guerre.

* * *

Nous apprenons que le contrat par lequel *l'Agence générale Cinématographique* avait la concession exclusive pour la France, la Suisse et les Colonies françaises, de la marque *Le Film d'Art*, étant arrivé à expiration, il a été décidé, en raison des conditions actuelles du marché, et d'un commun accord entre l'*Agence* et la *Société Générale de Cinématographie* que ce contrat ne serait pas renouvelé.

Cette célèbre marque française qui a connu les plus grands succès de l'écran et qui poursuit son chemin avec un effort inlassable vers le progrès et le perfectionnement de l'Art cinématographique reprend donc à partir de ce jour sa pleine et entière liberté pour la mise en valeur de ses éditions.

Avis aux amateurs de beaux films.

A la " Cinéma Exploitation ".

C'est M. Sandberg qui prend la direction de la *Cinéma Exploitation*.

M. Ch. Bernard, Directeur du Ciné Max Linder, présidera aux destinées du Cirque d'Hiver.

Tous nos compliments!

L'Arc de projection.

M. BREZILLON, *Président du Syndicat Français des Directeurs de Cinématographes*, a reçu de M. le Directeur de la Sûreté Générale une lettre l'informant que, désormais, l'arc de projection était considéré comme force motrice.



AGENCE GÉNÉRALE
Cinématographique

16, Rue Grange-Batelière. - PARIS

Agences à Marseille, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Lille, Nancy, Alger, Bruxelles.

Le 12 Janvier

L'HALLALI

Grand Drame mondain en 3 Parties

édité par **" LUMINA "**

Le 19 Janvier

LE CALVAIRE DE MIGNON

Grand Drame en 3 Parties

édité par **G. LORDIER**

d'après le Célèbre Roman de **M. Paul FÉVAL Fils**

Le 26 Janvier

ALINE

Grand Drame en 3 Parties

*édité par l'***A. C. A. D.**

Mise en scène de **M. VIOLET**

Les Nouvelles Taxes

CE QU'EN PENSENT LES NOTABILITÉS DU CINÉMA

Interview de M. DEMARIA et de M. BRÉZILLON

La discussion, le vote tant à la Chambre qu'au Sénat, l'application des nouvelles taxes ont causé dans notre Corporation déjà si éprouvée par la guerre un certain trouble. Nous subissons tant de charges que ce trouble et l'émotion qui en résulte s'expliquent. Quant aux conséquences du nouvel état de choses il est encore difficile de les prévoir toutes. Comme dans tous les événements de ce genre, il convient d'attendre que le temps ait fait son œuvre pour asseoir un jugement solide. Néanmoins, nous connaissons les causes de la situation qui nous est faite; nous pouvons en parler, et c'est pour cette raison que je m'en fus, l'autre jour, consulter quelques notabilités du Cinéma.

A tout seigneur, tout honneur! J'ai donc fait ma première visite à M. Demaria, le très distingué, en même temps que très aimable président de la *Chambre Syndicale de la Cinématographie.*

A ma première question: « Que pensez-vous des nouvelles taxes? » M. Demaria répondit: « Je les trouve lourdes, très lourdes. Il est évident que le Gouvernement a de gros besoins d'argent, mais j'estime qu'on aurait dû réfléchir davantage avant de taxer. Je ne vous cache pas mon indignation en constatant que l'industrie du spectacle est une fois de plus lourdement frappée et que la taxe grève dans des proportions invraisemblables les petites places alors que les places de luxe sont à peine touchées. L'argument que M. Dufrenne, président de l'Association des concerts et Music-Halls, a fait valoir à la réunion du 2 janvier est des plus justes.

— Ne croyez-vous pas que le gouvernement apportera quelques amendements à l'application de la loi ?

— Hélas ! J'ai peu confiance ! Je viens en effet de relire la discussion parlementaire parue au *Journal Officiel ;* les paroles prononcées par M. Viviani m'ont plongé dans une véritable stupeur et je n'en suis pas encore remis...

—Evidemment, le parlement a des idées préconçues contre le spectacle en général et le cinéma en particulier...

— C'est exact, me dit M. Demaria, en ce qui concerne le cinéma qu'une campagne de presse irréfléchie et incompréhensible lacère tous les jours ; mais ne croyez pas que le théâtre subventionné surtout soit mis en cause. Bien au contraire; on le protège et on le protégera le plus possible, tant pis pour les autres !

— Que voulez-vous, hasardai-je, il n'y a pas beaucoup de places au cinéma pour les amis et connaissances, tandis qu'au théâtre...

— Assurément, reprend M. Demaria ; mais comme il est regrettable que nos législateurs se laissent guider par de semblables considérations!...

— Ils ignorent le cinéma ; beaucoup d'entre eux n'y ont même jamais mis les pieds. Alors?

—Eh ! oui ! Cher Monsieur, çà explique, mais ça n'excuse pas et je regretterai toujours que nos députés avant de discuter et de voter une loi touchant à de très gros intérêts corporatifs ne consultent pas les notabilités de la corporation dont il s'agit. Il faudrait en pareil cas que le parlementaire déposant un projet de loi s'entoure auparavant de toutes les garanties possibles. On vient, par exemple, de taxer le cinéma. Bon. Je vous ai déjà dit qu'en présence des nécessités budgétaires la chose se comprenait, on a besoin d'argent et l'on en prend où l'on peut, mais encore faut-il que cette perception soit faite avec équité et que les taxes projetées ou votées ne compromettent pas l'existence même d'une industrie. C'était le cas de demander l'avis des présidents et des notabilités des divers groupements de la corporation, de susciter même une réunion de ces différentes personnes. De la discussion, de l'échange de vues, aurait certainement jailli la lumière et le législateur aurait recueilli dans une réunion de ce genre de très précieuses indications. Un député, avocat ou médecin la plupart du temps, ne peut pas tout connaître. Si donc il veut légiférer sur le cinéma qu'il ignore, il ferait œuvre de justice et de sagesse en demandant conseil à ceux qui vivent du cinéma. Il n'y aurait plus de mécontents et devant un tolle général de réclamations les pouvoirs publics ne seraient pas dans l'obligation de modifier ce qu'ils ont établi en hâte. C'est le gros reproche que je fais au Parlement.

Comme à ce moment là j'esquissais un sourire, M. Demaria éleva la voix, étendit la main en signe de protestation et me dit : « Ne croyez pas un seul instant que je brigue les honneurs de la députation !...

— Telle n'est pas ma pensée, je vous assure, mais je ne puis dissimuler le plaisir que j'éprouve en vous entendant parler ainsi. Je me suis fait souvent ces

Le Film d'Arnac



« Mon cher Arnac, le *Courrier* devant reparaître, venez me voir, que nous causions de votre première page...
S/-Lieut. Le Fraper
S. P. 163 »



Rencontre du gendarme
ou
« La main qui étreint » !



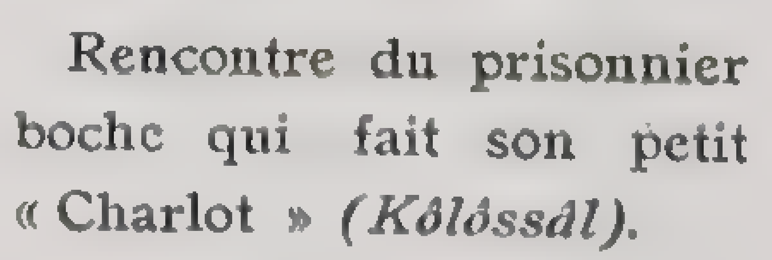
— S/-Lieutenant Le Fraper, s. v. p ?

— Premier boyau à droite, troisième tranchée à gauche, la sape en face...



Nous progressons... en profondeur ! C'est bourbeux comme de la prose de Pierre Decourcelle !

Mille kilos de vache ! un mitrailleur qui « tourne son film «... On se croirait chez Gaumont !



Rencontre du prisonnier boche qui fait son petit « Charlot » *(Kôlôssâl).*



« La grosse marmite » film... de fer barbelés (Exclusivité Douaumont). Également au programme : « Rigadin voit trente-six chandelles ! »

— Mon cher directeur, je la tiens, ma page !

mêmes réflexions, et suis heureux d'enregistrer pour les lecteurs du *Courrier* des déclarations aussi importantes que les vôtres.

Je demandai encore à M. Demaria ce qu'il pensait de la réglementation sur la consommation de gaz et d'électricité.

— Trop sévère, beaucoup trop sévère me répondil ; comme dans l'affaire des taxes on a manqué de mesure, on s'efforce bien aujourd'hui de réparer l'erreur commise, mais n'eut-il pas été plus simple de réfléchir avant de décréter. Ce sont les méthodes d'administration qu'il convient de réformer au plus tôt.

Une cordiale poignée de mains et je quittai M. Demaria.

Je trouvai M. Brézillon, président du *Syndicat Français des Directeurs de Cinématographes* à Majestic dont il suit les représentations avec une assiduité exemplaire.

— Eh bien ! Et ces taxes ! Nous les avons ! Où ces charges nouvelles vont-elles nous conduire ?

M. Brézillon m'arrête immédiatement et me dit : « Elles auront très certainement une répercussion fâcheuse sur les affaires déjà si difficiles de notre corporation ; mais le gouvernement a besoin d'argent ; il nous demande un nouvel impôt ; il faut nous incliner patriotiquement. Vous me demandez où nous allons ? Je n'en sais rien encore, mais je crains fort que les nouvelles taxes ne nous portent un très grand préjudice au point de vue des recettes. Le Cinéma est un spectacle bon marché et il est bien regrettable qu'on l'ait imposé si lourdement. Nous ne pouvons, nous, directeurs, accepter de supporter, seuls, les nouveaux impôts. Force nous est donc d'augmenter le prix des places et conformément à l'esprit de la loi c'est le public, le public qui veut se distraire qui payera.

— Comment va-t-il accepter cela?

— Certes, la question est d'importance. Cependant je dois vous dire que jusqu'à présent les spectateurs ont payé sans récriminer. Il ne faut pas, néanmoins, se baser sur la situation présente, car nous sommes encore à l'époque des fêtes et l'on regarde moins à la dépense qu'en temps ordinaire. Le plus regrettable, par exemple, c'est que les députés n'aient pas suffisamment tenu compte de la nécessité des spectacles populaires en temps de guerre et qu'ils n'aient pas caché un seul instant leur peu de sympathie pour notre industrie. La loi a été votée tant à la Chambre qu'au Sénat sous l'influence d'une campagne de presse, non seulement injuste mais calomnieuse.

— Je sais que vous avez fait de multiples démarches afin d'obtenir des amendements aux rigueurs des textes, quel en a été le résultat?

— Un fait est certain, c'est que la taxe subsistera. Il ne faut pas espérer sa disparition, pendant la guerre tout au moins, car après... mais j'ai obtenu la suppression des 5 0/0 dont le produit était affecté aux œuvres de guerre ainsi qu'une interprétation favorable des textes. L'impôt sera successif et non global. On payera 5 0/0 jusqu'à concurrence de 25.000 fr. de recettes et 10 0/0 sur les sommes dépassant celles-ci.

Et M. Brézillon me dit en terminant: « Le malheur, dans les procédés fiscaux de ce genre, c'est que les taxes supplémentaires soient toujours infligées aux mêmes industries sans souci du danger que celles-ci peuvent courir dans leur existence même. »

Il y a des points de contact frappants entre les opinions de ces deux hautes personnalités du cinéma.

L'heure n'est pas encore venue de les commenter sans ménagement pour les pouvoirs mis en cause, mais leur importance n'échappera à personne.

Ce sont des questions sur lesquelles nous reviendrons après la guerre. L'UBIQUISTE.

Une bonne parole

Le *Daily Express,* dans un article sur les grandes villes de France où sont hospitalisés les réfugiés des régions envahies écrit : « L'Etat-major général de l'armée a pensé avec juste raison que le cinéma, les concerts, les livres, les journaux, constituaient d'excellents moyens de conserver le bon moral des combattants.

« Les autorités des grands centres de refugiés ont renu qu'il était tout aussi nécessaire de fournir aux enfants des distractions convenables. Dans nombre de grandes villes on a aménagé de spacieux baraquements qui servent de salles de concert et de cinéma.

« Le Préfet de Nancy a déclaré que les spectacles cinématographiques lui permettaient d'économiser au moins deux agents dans la surveillance des jeunes réfugiés. Sa maxime est la suivante : « En bas l'agent de police ; en haut, le cinéma, voilà les meilleurs éléments pour tenir la jeunesse. »

Nous sommes heureux des sentiments professés par M. Mirman à l'égard de notre industrie. Nous aurions manqué à tous nos devoirs en ne signalant pas sa courageuse attitude.

Mais pourquoi diable, faut-il que ce soit un confrère anglais qui reproduise les bonnes paroles du Préfet de Meurthe-et-Moselle ? Songerait-on à le désavouer ?...

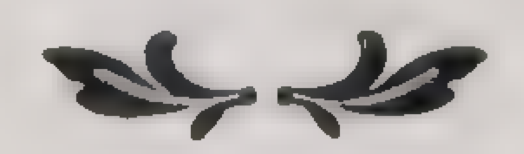
UNION
ECLAIR LOCATION

Société Française des Films et Cinématographes "ÉCLAIR"

CAPITAL : 1.250.000 francs

Téléphone :
LOUVRE 14-18

12, Rue Gaillon — PARIS



Dernières nouveautés sorties :

Films " **ÉCLAIR** "

Histoire de Chiens.	Comédie	**400** m.	1 Affiche	1 Morceau
Tourtelin s'amuse	Vaudeville	**1030** m.	1 »	2 »
Toison d'Or.	Vaudeville	**860** m.	1 »	2 »
Casimir victime des nègres. .	Comique	**145** m.	1 »	1 »
Bou-Bouf se rase dans la vie .	Comique	**230** m.	1 »	1 »
Bou-Bouf veut maigrir . . .	Comique	**200** m.	1 »	1 »
L'Honneur du Mort. . . .	Drame	**845** m.	1 »	2 »
Le Puits qui pleure. . . .	Drame	**1190** m.	1 »	4 »
Maison sans Enfants. . . .	Drame	**1230** m.	1 »	2 »

Pour sortir :

Le 13 Janvier, Fantaisie de Milliardaire.	**Comédie**	520 m.	1 affiche
Le 19 Janvier, La Tache de Casimir. .	**Comique**	200 m.	1 affiche
Le 26 Janvier, Peau Neuve.	**Drame**	1360 m.	1 aff. 2 morc.

Prochainement :

Grands Films " **ÉCLAIR** "

LA
CHEVAUCHÉE INFERNALE de la GRANDE ROUE

Le film le plus sensationnel qu'on ait jamais fait

Les AVENTURES des PIEDS NICKELÉS

Crocquignole ! Ribouldingue ! Filochard !

Les trois inséparables Comiques

Critique Cinématographique

JUDEX

Grand Ciné-Roman de MM. A. BERNÈDE et Louis FEUILLADE

Un banquier, nommé Favraux, s'est épris de l'institutrice de son petit-fils Jean, une aventurière du nom de Diana Monti, associée dans ses spéculations douteuses à un digne partenaire, Robert Kerjean, dit Moralès. Favraux a promis d'épouser Diana lorsque sa fille Jacqueline, restée veuve, sera remariée.

Le jour de ses nouvelles fiançailles, un chemineau demande à parler au banquier, qui ne reconnaît pas en lui une de ses anciennes victimes qu'il a ruinée par ses spéculations malhonnêtes et fait condamner à sa place. Ce chemineau n'est autre que le père de Robert Kerjean, qu'il n'a pas revu depuis sa condamnation; Favraux le fait jeter dehors; bien plus, se rendant à Paris en auto, et le rencontrant sur sa route, il n'hésite pas à le renverser, pensant l'avoir tué.

Ce nouveau crime ne restera pas impuni. Par une lettre, portant comme signature : Judex, le banquier est prévenu que s'il ne verse pas à l'Assistance publique la moitié de sa fortune, le malheur fondra sur sa maison. En effet, ne s'étant pas conformé à cet ordre, pendant un grand dîner, il est frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Jacqueline apprend alors la triste vérité. Son père mort, elle exécute la sentence de Judex et distribue tous ses biens; pauvre, son fiancé l'abandonne. Elle confie son fils à sa nourrice et part pour Paris où elle réhabilitera le nom qu'elle porte par son travail, pour subvenir à ses besoins et à ceux de son fils. Jacqueline s'est fait professeur de piano, chez une de ses élèves, le frère de celle-ci lui fait une cour assidue. Ne répondant pas au désir du jeune homme, celui-ci s'abouche avec une agence traitant des affaires louches, dirigée justement par Robert Kerjean et Diana Monti, moyennant la forte somme ils enlèveront la jeune femme pour la lui remettre.

Mais ils ont compté sans Judex, un jeune homme qui vit d'une façon mystérieuse dans un vieux château. C'est lui la cause, non de la mort de Favraux, car celui-ci n'a été qu'en léthargie, mais d'un simulacre de mort; il s'est emparé de sa personne après son ensevelissement, puis l'a fait revenir à lui et le garde prisonnier, pour lui faire expier cruellement ses fautes. Judex écrit à Jacqueline une lettre l'informant qu'il lui envoie en même temps deux pigeons-voyageurs et qu'en cas de danger, elle n'aura qu'à leur rendre la liberté, il arrivera pour la secourir.

Le fils de Jacqueline s'ennuyant chez sa mère-nourrice, un beau matin, muni d'une lettre de sa maman et de son adresse, s'enfuit en se cachant dans une voiture de maraîcher qui se rend à Paris. Là, il rencontre à point un jeune gavroche du nom de Môme Réglisse, à qui il raconte son aventure. Môme Réglisse, à l'aide de l'adresse, le conduit chez sa mère, absente pour l'instant, car, à l'aide d'un stratagème, les deux bandits, Diana et Moralès, l'ont entraînée dans un guet-apens. L'enfant, resté seul, voyant les deux pigeons dans une cage, son bon cœur aidant, leur rend la liberté. Ceux-ci s'envolent et, bientôt, préviennent Judex du danger que court sa protégée.

Judex se met en chasse, se rend chez la jeune femme; là, il trouve l'enfant, mais un mouchoir laissé par Jacqueline lui permettra de retrouver sa trace, car, accompagné de ses fidèles chiens, ceux-ci, grâce à leur flair, ont vite fait de trouver la piste. Jacqueline est enfermée dans une villa des environs de Paris; les aventuriers ont prévenu le ravisseur, mais ce n'est plus de 100.000 francs, qu'il leur faut, c'est le double; cette prétention fait rentrer en lui-même le jeune présomptueux; il refuse le marché et se décide à tout raconter à son frère qui, lui aussi, se met à la recherche de l'infortunée Jacqueline. Découverts, Diana et Moralès n'ont que le temps de fuir par une cachette dérobée. Pendant ce temps, Jacqueline, conduite par la remarquable meute, trouve dans les bois le père du pseudo-ravisseur qui lui promet aide et protection et la reconduit chez elle où elle retrouve son fils et son protecteur, Môme Réglisse; ils ne se sépareront plus et repartent chez Marianne, la nourrice.

Le vieux Kerjean, non plus, n'est pas mort. Judex l'a fait soigner après son accident. Guéri, conduit par Judex, il se trouve en face du banquier Favraux, la cause de tous ses malheurs; il deviendra son justicier.

Diana Monti et Moralès se mettent en quête de découvrir quel est le personnage mystérieux qui entrave ainsi leurs projets; ils savent bientôt que Favraux n'est pas mort, sa sépulture a été violée et son cadavre a disparu, et que celui qui déjoue tous leurs plans est Judex.

Ils se vengeront sur sa protégée qu'ils ressaisissent encore une fois; puis, baillonnée et liée, il la jettent à l'eau, croyant bien en être débarrassés à tout jamais. Seulement, ils ont compté sans la Providence, laquelle veillait et se révèle sous les traits du Môme Réglisse et de Petit Jean qui, juste à ce moment, faisaient une partie de pêche; la noyée tombe à côté de leur bateau et, sans savoir qui elle est, ils la retirent de l'eau. Soignée par Marianne, car tout ceci se passe dans le village où se trouve en garde Petit Jean, elle revient à la vie, serrant son enfant dans ses bras.

J'ai raconté aussi clairement que possible les quatre premiers épisodes de ce film; on peut se rendre compte qu'il fourmille de situations et d'événements tenant le spectateur en haleine jusqu'au bout; certains tableaux sont des trouvailles. Je citerai surtout ceux intitulés : la meute fantastique, qui nous permettent d'assister à une randonnée extraordinaire, nous faisant admirer des sites splendides et des toutous d'une intelligence rare; c'est ici que le cinéma s'impose et dépasse le théâtre; des tableaux qui se déroulent devant nous, n'ajoutant rien à l'action, sont le régal des yeux, satisfont les plus difficiles, et valent bien des dialogues.

J'ai moins goûté les scènes où l'on nous représente Favraux enfermé dans une cellule. Comme il est imprudent de la part de Judex de laisser à sa portée la tulipe d'une lampe électrique dont il veut se servir pour se suicider; pourquoi donner le nom de César au séducteur, lorsqu'il aurait été si bien porté par un des héros à quatre pattes, lequel va, vient et se présente devant les personnages en vrai chien acrobate

puisqu'il se promène ne marchant que sur les pattes de derrière. C'est peut-être un peu exagéré, mais les enfants y prendront un plaisir extrême.

L'interprétation est excellente. Nous retrouvons là les meilleurs artistes de la maison Gaumont : Mlle Yvette Andreyor, touchante et sympathique à souhait, sous les traits de la malheureuse Jacqueline; Mlle Musidora, une traîtresse très avenante et provocante, capable des pires méfaits. M. Leubas, le troisième rôle de chez Gaumont, n'est peut-être pas très bien partagé jusqu'ici, mais son talent s'impose dans un rôle effacé. M. Creste est très suffisamment mystique et tire des effets avec des moyens fort simples. M. Michel est un chemineau énergique et dont nous attendons sûrement des scènes tragiques dans les autres parties du roman. J'aime moins M. Levesque qui se trouve gêné au milieu de tous ces artistes dramatiques; son comique y perd son entrain habituel. Le gros succès ira encore, et comme toujours, à Bout-de-Zan et à la petite Clarens, la joie de la bande.

La mise en scène est très soignée. On reconnaît là l'art de la mise en place de M. Feuillade, expert en la matière, qui ne laisse rien au hasard. Tout est étudié, calculé, les effets viennent bien en temps voulu, se faisant valoir les uns par les autres, ce qui prouve une grande connaissance de ce métier, émaillé de difficultés et qu'il faut avoir pratiqué pour s'en rendre compte. J'ai trouvé pourtant que le chemineau entrait bien facilement dans le bureau de la mairie. Cela serait à souhaiter pour les contribuables. Une réclame à la maison Villiod ne s'imposait pas, quelques coupures sont à faire pour raccorder les premiers plans avec les tableaux, entre autres, le départ de la voiture attelée d'un âne. On fera bien d'enlever un bout d'amorce d'escalier, oublié certainement. Enfin, il faut se méfier des premiers plans avec des personnages dans le lointain. Ceux-ci sont flous et la photographie, par conséquent, peu agréable à voir. Ce que je ne goûte guère, non plus, c'est un de ces premiers plans exagérés où l'on ne voit que juste la tête des personnages; l'effet n'est pas heureux, et, enfin, pour terminer avec les petites critiques que le public ne peut juger, je ne félicite pas le prince de la science, c'est-à-dire le médecin des morts, qui ne s'est pas aperçu que le banquier Favraux était en catalepsie; c'est à vous dégoûter des docteurs pour le restant de ses jours.

Vous pouvez être sûre que Judex sera un gros, gros succès et que ce roman bien français vaut, s'il ne les dépasse, toutes les œuvres étrangères similaires parues jusqu'à ce jour, et qu'il était de bon ton de trouver supérieures aux nôtres.

L'ÉTAU

La Maison Aubert a été bien inspirée en se rendant acquéreur de ce drame intense que l'on nous dit de Sardou. Est-ce le père, ou le fils ? N'importe, le scénario est digne du premier, et ce film sera, à n'en pas douter, un grand succès.

Il est joué sobrement par des artistes de valeur, en tête Mme Hespéria qui incarne son personnage avec tout le talent qu'on lui connaît et déjà si apprécié dans ses autres créations ; elle est, tour à tour, l'amante enivrée, puis la mère admirable qui sacrifie tout, même son honneur, pour le bonheur de son fils.

Mme Hespéria sait faire valoir sa beauté par des toilettes somptueuses et nombreuses, c'est un vrai régal pour les yeux. Le cadre aussi s'y prête, car l'action se passe parmi des intérieurs meublés avec grand luxe et le souci d'un art raffiné, c'est mieux que nature, le compliment n'est pas forcé. Les plus petits détails sont soignés et témoignent une grande habileté de la part des metteurs en scène, les plein-air sont parfaitement choisis et rehaussent si possible, cette œuvre magistrale. M. E. Ghione incombait la lourde tâche de représenter d'abord le jeune amoureux, puis le père de cet enfant qui, devenu grand, ignore le secret de sa naissance. La scène où le père et le fils se réconcilient, après l'aveu, est d'un gros effet, c'est du bon théâtre dans toute l'acception du mot, il serait injuste de ne pas citer M. Albert Callo, un jeune premier qui a su trouver des effets tragiques que ne désavouerait pas un grand premier rôle.

Ce film devait comporter un métrage plus important que celui indiqué, des coupures ont, sans doute, été pratiquées, aussi certaines scènes s'en ressentent. Malgré cela le prologue et la première partie sont encore trop longs et puis le tout n'est pas de couper il faut savoir le faire, avec grande expérience, savoir aussi relier ses tableaux, je l'ai déjà dit, et je ne cesserai de le répéter. C'est un travail très délicat qui ne peut être entrepris par le premier venu. MM. les Editeurs devraient y songer plus souvent et c'est dommage pour ce beau film qui serait parfait si cette besogne avait été faite avec un peu plus de soin.

LE CALVAIRE DE MIGNON

(Grand Film populaire LORDIER)

Un joli titre qui promettait une bande intéressante et mouvementée ; nous avons eu les deux, mais on aurait pu faire mieux, le scénario est touffu, pas toujours très compréhensible, d'adroites coupures allégeraient la bande, resserreraient l'action et formeraient de la sorte un tout encore très agréable car c'est un art, en cinématographie, que de savoir *monter une bande*, comme l'on dit en terme de métier ; que de films passables j'ai vu ainsi en faire de très accceptables et de bons films les rendre hors de pair ; ce doigté ne s'acquiert qu'à la longue et demande une grande habitude, ceux qui pratiquent ce genre de travail sont peu nombreux et forcément très recherchés.

La mise en scène du *Calvaire de Mignon* est fort soignée, et tout l'honneur en revient à la sympathique Maison des films Lordier, qui peut rivaliser avec les plus grandes marques. L'interprétation est excellente: Mlle Andrée Pascal est bien touchante sous les traits de l'infortunée Mignon. Un tout petite reproche, Mademoiselle, lorsque vous venez de perdre votre oncle et que vous rendez visite, quelque temps après, à son vieux domestique, privé de raison, pourquoi ce costume clair, le noir était tout indiqué puisque vous devez être en deuil.

Que le metteur en scène se méfie des lustres que l'on voit suspendus et éclairant les grandes soirées où se déroulent différents épisodes, à peine doit-on les amorcer, surtout s'ils sont dans le lointain, faute de quoi il semblerait que les per-

sonnages ne passeront jamais dessous, c'est un effet dû à la perspective qu'il faut éviter car il gâte les plus beaux tableaux.

M. Jean Toulout est sombre à souhait, M. Tréville un oncle de belle allure et Almette un jeune premier très séduisant. Voici encore un bon spectacle bien fait pour relever notre prestige cinématographique.

Une bande comique, *Les surprises d'Anana*, m'a des plus réjoui, bien enlevée par une troupe endiablée, elle déchaîna le fou rire ; elle était accompagnée par une musique qui m'a rappelé de vieux souvenirs. J'ai reconnu là un trémolo qui accompagnait, jadis, une scène dramatique faisant partie d'une pièce jouée naguère au Théâtre des Nations, aujourd'hui Théâtre Sarah Bernhardt, intitulée *Un drame au fond de la mer*...

Vous jugez de mon étonnement en entendant cette musique, très bien appropriée pour la circonstance, et qui me reportait à quarante années de distance!

VITAGRAPH nous avait habitués à une très bonne production, celle de cette semaine est moins heureuse. *Une honnête femme* comporte des situations bien connues, et le tout est par trop décousu; *Au bon vieux temps* possédait une idée originale, mais quelques scènes ont fait sourire, par exemple celle où un ours, joué par un homme, se livre à des excentricités de mauvais goût. Enfin, un documentaire, en *Islande*, se sauve par une bonne photographie.

AUBERT a peu de chose cette semaine, en dehors de sa grande bande, l'*Etau*, dont j'ai déjà rendu compte plus haut; citons sous les marques: *Edison*, un film sentimental, *le Bon et le Mauvais de nous*, qui sera très goûté, son métrage est de plus assez restreint; *Keystone*, continuant sa série comique, *Fatty est amoureux*, fait bonne figure; des scènes de voyage: *Dans le sud Tunisien*, seront aussi bien appréciées.

MARY n'a présenté qu'un sujet: *L'un pour l'autre*, portant le titre de comédie comique, pourtant, un des épisodes est dramatique, c'est l'instant où l'on voit une femme abandonnée et prisonnière sur un rocher, entourée par une mer furieuse qui monte au point que l'artiste n'a plus que la tête hors de l'eau, c'est d'un réalisme saisissant; bien entendu elle est délivrée, mais il était temps.

Avec PATHÉ frères, *Un détective flegmatique*, scène comique interprétée par un de nos grands artistes: M. Gémier est, comme on le pense, un régal pour les admirateurs de cet excellent comédien, le scénario par lui-même est plutôt un peu naïf et son point de départ m'a rappelé le premier acte du *Tour du Monde* où l'on voit aussi le flegmatique Philéas Fogg agir de la même façon.

J'ai trouvé que le sosie du garçon de banque n'accomplissait pas sa besogne avec toute la régularité qu'exige une telle profession, il encaisse les liasses de billets de banque, sans les compter, ceci est imprudent et pourrait éveiller les soupçons.

Tout l'intérêt de la séance était concentré sur la comédie dramatique, tirée du roman de Maurice Montégut *Le geste* qui réunissait une interprétation de premier ordre: Mlle Vera Sergine tour à tour gaie, coquette, puis sombre, exprimant avec extase la souffrance, sacrifiant son bonheur et faisant ce *geste* d'abnégation afin de ne pas détruire l'union de deux êtres nés pour s'aimer, et permettant ainsi la réorganisation d'un foyer qui était prêt à disparaître par sa faute.

M. Henri Bosc dépense son grand talent pour nous représenter le jeune écrivain que la gloire couronne dès sa tendre jeunesse, puis nous le voyons à 35 ans touché par tous les biens de ce monde: fortune, réussite, une femme charmante, un enfant adorable, et pourtant nous comprenons qu'il n'est pas heureux sa physionomie est inquiète, son esprit ailleurs. Toutes ces pensées, M. Henri Bosc les a parfaitement exprimées, cet excellent artiste me dira-t-il pourquoi il s'est fait la tête de M. P. Decourcelles, lorsqu'il était jeune? c'est frappant de ressemblance, il est vrai qu'il pouvait plus mal choisir. M. Jean Ayme, qui a la charge du rôle difficile du Docteur Deschellenis, montre infiniment de tact et de souplesse, enfin Mlle Suzy Depsy, ravissante en jeune épousée, a tout le charme et la grâce de son emploi.

Quelques petites remarques, pour ne pas en perdre l'habitude, au metteur en scène; un des tableaux qui se passe il y a une dizaine d'années, au Quartier Latin, présente des étudiantes en robes courtes de nos jours. Déjà, aurait dit Hervé. A un autre tableau, Mlle Sergine, vieillie, veut voir ses traits, elle demande un miroir, on lui apporte une psyché! On fait bien les choses à la S. C. A. G. L. et c'est pour toutes ces raisons que *le Geste* (petites critiques à part) sera une des curiosités et l'un des gros attraits de cette semaine, très chargée, et pourtant je ne voudrais pas terminer sans citer le film de: *Max Linder victime de la main qui étreint*, dont l'action se déroule au pays des neiges perpétuelles et où nous assistons à des glissades fantastiques, à des courses vertigineuses qui provoquent des avalanches où Max disparaît, rebondit, roule de précipice en précipice avec ce sourire indéfinissable et inimitable qui ne le quitte jamais ! C'est tout un poême que son concours de patinage; il s'est mis une tournure, au bon endroit, déchaînant le fou rire; la jeune femme chargée de lui donner la réplique a droit au partage des éloges que nous adressons, comme toujours, à son illustre partenaire car elle est, comme lui, intrépide.

Si je n'ai rien dit de la suite du *Masque aux dents blanches*, c'est que je n'ai jamais vu les épisodes précédents, il m'est donc difficile de rendre compte d'une œuvre à laquelle, forcément, je ne puis rien comprendre.

VOITTOUT.

L'abondance des matières nous oblige à conserver pour notre prochain numéro un certain nombre d'articles et de nouvelles.

Nous prions nos amis et collaborateurs de nous excuser de ce retard bien involontaire que le défaut de place nous impose.

" Le Courrier " à Lyon

La taxe sur les Cinémas

Mais... elle se généralise !

Les Maires de Lyon ont été les premiers à demander des grelots aux bicyclettes et des numéros aux autos. Cela s'est généralisé en France, avec le temps.

La taxe municipale de Lyon, 10 centimes par place, m'a fourni l'occasion de protester, il y a belle lurette, en raison de son injuste répartition.

Je disais qu'un spectateur s'offrant un fauteuil de 1 franc ne payait que 10 0/0, alors que l'ouvrier, qui, au lieu d'une chopine chez le bistrot, s'offrait une place à 30 centimes, acquittait un pourcentage affolant sur le prix de sa place évidemment ultra-populaire.

Mais voilà, en haut lieu, on se figure que le public accourt au cinéma comme l'eau au moulin.

M. Herriot devrait être fixé à ce sujet.

N'a-t-il pas eu l'idée de faire projeter des films de la Guerre au « Palais de la Mutualité » depuis 3 semaines ?

Prix des places à la générosité de ce bon public !

La semaine suivante, les prix étaient annoncés :

Places depuis 0 fr. 60 jusqu'à 2 francs.

Cette semaine l'annonce disait :

Prix des places, depuis 0 fr. 50 jusqu'à 1 fr.

La lanterne semble s'éclairer !

" Le Courrier " à Marseille

Pour bien clôturer 1916, nos quatre grands établissements cinématographiques nous ont présenté des programmes véritablement choisis.

Le « *Modern* » avec « *Madeline* » et le « *Comœdia* » avec « *Diane Karemia* » la si bonne artiste polonaise, dans la comtesse Arsemia, nous ont vraiment charmés.

« *Fémina* » nous donnait la primeur d'un film patriotique et sentimental « *Le Noël du Poilu* » que rehaussait encore une partie de chant fort bien appropriée à la vue se déroulant sur l'écran et que le public a paru goûter.

« *Le Régent* » s'est surpassé en nous donnant l'œuvre si belle et si touchante d'Edmond Rostand : « *L'Aiglon* ».

Présentés en deux semaines, les deux épisodes : *Les Ailes qui s'ouvrent* et *Les Ailes brisées* ont su captiver et émouvoir.

L'œuvre admirablement interprêtée, et que « *le Régent* » avait doté d'une magnifique orchestration, a eu toutes les sympathies du public ce qui permet d'augurer pour l'*Aiglon* un immense succès.

CHRONIQUE ESPAGNOLE

Nous lisons dans la *Vida Grafica* à propos de *Joujou : Joujou*, inspiré par une œuvre de Bernstein, est interprêté par Mme Hespéria. L'auteur, les interprètes et le metteur en scène ont fait un travail d'ensemble des mieux réussi.

L'argument est intéressant, sentimental et palpitant d'émotion, parfois ironique et humoristique comme si l'auteur avait voulu intercaler un sourire dans cette tragédie d'âme intitulée *Joujou*.

Hespéria est superbe et son jeu très artistique. Grande, harmonieuse, son visage est prodigieusement expressif. C'est une des femmes les plus belles que nous ayons vues sur l'écran.

Joujou aura un grand succès lors de son apparition et nous en félicitons notre excellent ami, M. Verdaguez, qui continue à nous montrer sa connaissance du commerce cinématographique ayant pour base : « De bons films ».

* * *

Nous recevons de Barcelone les lignes suivantes qui nous montrent qu'en Espagne comme en France le cinéma a aussi ses détracteurs :

Aux continuelles attaques portées contre le cinématographe par M. Adolfo Marsillach, journaliste ironique et érudit, M. Francisco Madrid répond : « Est-ce que les grands films « Christus » « Antoine et Cléôpatre », «Quo Vadis », « Le Phalène », l'« Enfant de l'Amour » et tant d'autres sont pernicieux ? Pourquoi s'appliquer à dire des infamies contre le cinématographe ?

Nous sommes les défenseurs du cinématographe parce que nous savons y découvrir de l'art véritable. Nous en sommes les défenseurs parce que nous pouvons démontrer que devant l'écran les enfants apprennent mieux que dans les livres de texte. Il est certain que le peuple va beaucoup au cinéma mais il est à remarquer aussi qu'il préfère le film artistique.

Nous ne savons si M. Marsillach, brillant chevalier de la plume, prendra la peine de nous lire. Il s'en trouverait, en tous cas, fort bien.

Tribune de nos Lecteurs

On nous écrit de Bordeaux :

. . . .

En qualité d'ancien abonné et exploitant de film, je viens solliciter de votre bienveillance de vouloir bien me recommander à une grande maison de film pour obtenir la représentation de sa marque sur la place de Bordeaux.

J'ai eu l'occasion de représenter des films des Maisons Cinès, Itala, Gloria, Edison, en passant par des intermédiaires.

Aujourd'hui que toutes les grosses maisons ne passent presqu'exclusivement que leur production, je crois que la place des marques plus haut citées pourrait être moins réservée dans les programmes.

C'est pourquoi, ayant un représentant sur place qui

pourrait alimenter également quelques villes des environs, Périgueux, Angoulême, Libourne, etc., elles prendraient la juste place qu'elles méritent.

Et, si un jour une de ces maisons voulait avoir son établissement personnel, je me mets à sa disposition pour lui trouver l'emplacement et lui faire des offres de service en qualité d'administrateur en même temps que chef d'orchestre, ce qui serait une économie pour elle...

G. J.

PETITES ANNONCES

Les réponses aux annonces publiées sous initiales et adressées dans nos bureaux doivent être retirées par les destinataires.

Il ne sera tenu aucun compte des petites annonces non accompagnées de leur montant.

Passé mercredi midi il ne sera plus accepté aucun ordre pour le numéro de la semaine. L'Administration ne répondra qu'aux lettres contenant un timbre ou un coupon-réponse.

ACHATS ET VENTES DE FONDS

1 fr. la ligne de 45 lettres

ON DEMANDE A LOUER ou acheter en banlieue **cinéma de cinq cents places**. Écrire à M. Lorilleux, 9, Rue Vavin, PARIS.

LOCATION DE SALLES

1 fr. la ligne de 45 lettres

ACHATS ET VENTES DE MATÉRIEL ET DE FILMS

1 fr. la ligne de 45 lettres

ON ACHÈTERAIT appareil **projecteur de salon** même usagé ou mauvais état. Indiquer le prix.

ON ACHÈTERAIT appareil **de prise de vue**, même usagé. Donner la désignation du système, le prix, etc...
Écrire au Courrier aux Initiales A. H. 31. S.

JE SUIS ACHETEUR d'un **robuste appareil** d'Enseignement, neuf ou d'occasion. Ciné, chez Iris, 22, rue St Augustin, Paris.

La Société des **CHARBONS AMÉRICAINS** pour Exploitations **Cinématographiques** met en vente stock important sur marché français. Qualité supérieure absolument garantie.
Écrire à Oscar Stevens, 35 West, 12 th. Street New-York City (U. S. A).

GROS IMPORTATEUR DE FILMS aux Indes et en Angleterre (Est) achèterait films neufs et d'occasion de toutes marques. Il entrerait en relations avec Agences ou Commissionnaires. Meilleures références financières en Banque.
Écrire à M. Ducasse, au « Courrier Cinématographique ».

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS

0 fr. 50 la ligne de 45 lettres

DIVERS

1 fr. la ligne de 45 lettres

L'Imprimeur-Gérant : F. Barroux, 58, Rue Grenéta. — Paris.

Sponsored by the University of Wisconsin-Madison Center for Interdisciplinary French Studies, the French Embassy, and the ACLS Digital Extension Grant, “Globalizing and Enhancing the Media History Digital Library” (2020-2022)

